

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand

Band: 82 (1955)

Heft: 3

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Avec les Amis du Patois vaudois et des patois romands au Comptoir.

Origine de nos patois romands (suite)

II

Qu'en advint-il alors de la langue du pays ? Dans l'est de l'Helvétie, le Gaulois avait, semble-t-il, subsisté malgré l'occupation romaine. Mais lors des invasions germaniques, il fut supplanté par la langue des vainqueurs.

Dans nos régions romandes, les Helvètes, je le répète, s'étaient liés plus aisément à la langue du vainqueur romain et parlait latin. Dès le Ve siècle, le Gaulois semble avoir disparu en Romandie, tout comme en Gaule. Le Romand, tout comme le Français, ont toujours eu tendance à n'user que d'une seule langue, tandis que nos compatriotes d'outre-Sarine en apprennent volontiers deux, sans oublier pour autant leur « Schwitzerdütsch ».

Ainsi déjà, les Alémanes, réfractaires au latin, apprirent aux populations des régions qu'ils envahirent leur idiome germanique d'où sont sortis les dialectes de Suisse alémanique.

En revanche, nos ancêtres burgondes, eux, prirent la langue du pays qu'ils avaient envahi et se mirent, eux aussi, à parler le latin... celui qu'on parlait chez nous.

Ce latin avait évolué, comme évolue tout ce qui vit. Il s'était simplifié et diversifié. N'allez pas croire que ce fût

le latin de Cicéron ! Ni qu'un brave soldat romain originaire de l'actuel canton de Bâle parlât le latin comme un Vaudois, un Fribourgeois ou même un Bernois de l'époque. Chacun y mêlait un peu de l'accent de son coin de terre. C'est du reste ce qui se produit encore aujourd'hui avec le français : chacun de nos cantons romands a bien son accent particulier, tout comme chaque vin de nos cantons, chaque parchet même a son bouquet à lui, même le Vully, le Gollion ou le Cheyres, même le plus revers des parchets de Romandie !! Heureusement, d'ailleurs, il y a tant de charme dans cette diversité, tant de richesse aussi.

Mais chaque contrée a également son vocabulaire à elle, pour désigner des travaux, des outils, des coutumes à elle.

Tout cela : accent régional, vocabulaire, entra dans ce bas-latin tant bien que mal, non sans faire sauter et écorner pas mal de choses dans la grammaire et la syntaxe. Ce qui fit naître de notables variantes entre le latin d'Italie, de Gaule, d'Espagne et d'Afrique.

Nous avons un fort curieux témoin de la chose, un échantillon de valeur : l'appendix Probi.

Ce M. Probus était un honnête rhéteur d'Afrique, vers le IV^e-V^e siècle je crois. Il nous a laissé une liste de quelque deux cents mots et expressions que l'on pourrait intituler : Dites... Ne dites pas...

Il y consigne les prononciations fautives, les locutions vicieuses de ses élèves. Et tout comme un brave puriste de notre XX^e siècle, comme un bon rubriciste de journal romand tenant la rubrique « Pour la langue française » écrirait :

Ne dites pas : Dites :

Collège	Collège
Un avissss	Un avis
Un poutre	Une poutre
Collidor	Corridor, etc.

M. Probus écrit :

Ne dites pas : Mais dites :

<i>Viclus</i>	<i>Vitulus</i>
<i>Vaclu</i>	<i>Baculum</i>
<i>Izophilus</i>	<i>Theophilus</i>
<i>Imbilicus</i>	<i>Umbilicus, etc.</i>

Et, chose triste... infiniment triste, — je puis vous le confier entre nous puisque je pense que M. Probus est mort — ce sont les élèves qui ont eu raison sur toute la ligne, ou presque. Je le déplore pour nos rubricistes actuels du français dans la presse... mais il est certain que le même phénomène se produira toujours : il n'y a que les langues mortes qui n'évoluent pas... et encore : on continue à forger des mots latins et des périphrases qui eussent fait rugir Cicéron.

Le latin a donc évolué. De plus, il a pris le bouquet du terroir : il a été fortement influencé au point de vue de la prononciation et de la syntaxe, du vocabulaire, par les habitudes linguistiques du pays où il s'implantait. Tout comme la vigne, encore une fois !

Ou = ü en Gaule et dans le Nord de l'Italie, à cause probablement du substrat ligure préexistant.

Mais d'où provient le morcellement de nos dialectes romands, morcellement tel que dans le Valais, par exemple, on se comprend parfois avec peine d'un côté de la vallée à l'autre ? Que deux villages fribourgeois comme Avry-devant-Pont et Vuisternens-en-Ogoz, distants de demi-heure environ et reliés par une bonne route, parlent l'un gruérien et l'autre kouètso ?

De ces différenciations, les unes sont dues à la géographie, d'autres aux conditions politiques.

La géographie d'abord. En Valais, par exemple, des montagnes élevées, des val-

lées encaissées aux flancs abrupts, gênent considérablement les communications entre des villages pourtant proches à vol d'oiseau.

Ainsi en est-il aussi de Treyvaux et Rossens, voisins, mais coupés l'un de l'autre par la Sarine infranchissable jusqu'à la construction du barrage de Rossens. Il est normal que ces deux villages, n'ayant aucun contact, ne fassent pas famille au point de vue du langage.

Ainsi en est-il dans la Gruyère pour le cas de Bellegarde, qui parle l'allemand comme le proche Abländschen bernois, au lieu de parler français comme le lointain Charmey fribourgeois. La situation géographique a donc influencé, on le voit, sur la différenciation des dialectes.

Il y a également une autre cause très importante de différenciation : les circonstances et les structures politiques.

Le morcellement féodal, par exemple, a eu une très grosse influence à ce point de vue.

Notre Romandie, après la chute de l'Empire romain vit se fermer les écoles ouvertes par le gouvernement impérial. On devine qu'au moment de l'invasion des Barbares, les gens avaient d'autres soucis que celui du beau langage ! Le latin vulgaire se développa donc spontanément et cela dura plusieurs siècles.

Puis, après les invasions des Barbares, qui eurent l'influence que j'ai déjà mentionnée, vint le régime féodal. Loin de passer sous une dynastie unique et durable, notre Romandie fut sans cesse écartelée entre divers suzerains, rois et princes. Elle appartint au royaume de Bourgogne, qui ne dura guère, fit un temps partie de l'éphémère royaume de Provence, puis ce fut le morcellement presque à l'infini sous de fugaces seigneurs. Lisez l'histoire régionale !

Au gré de tous ces bouleversements politiques, le latin populaire s'est différencié aussi, ramifié en une multitude de variétés.

Un fait politique est là pour prouver l'influence de l'unité politique sur l'unité de langage : le comté de Gruyères, qui survécut jusqu'en 1554, était une unité politique stable, avec un centre de culture : Gruyères avec sa petite cour du comte. Aussi le langage du comté — le patois gruérien — est-il le plus homogène de tout le canton de Fribourg, et cela sur une distance assez vaste, puisqu'elle s'étend du Pays d'Enhaut jusqu'à environ 8 km. de Fribourg. Son domaine, on le voit, englobe, outre les territoires de l'ancien comté, ceux de la Seigneurie de Corbières, La Roche et Pont-la-Ville, qui appartinrent à l'évêque de Lausanne jusqu'en 1536, Treyvaux, Ependes, Praroman, Sâles (Sarine, Oberried Zénauva, Ferpicloz, Senèdes, Bonnefontaine), qui eux faisaient pourtant partie des anciennes Terres rattachées depuis longtemps à la capitale. De Montbovon à Ependes, soit sur une distance d'environ 40 km. je crois, le patois est pour ainsi dire identique, et j'ajoute que le patois du Pays d'Enhaut est quasi identique au gruérien, c'est donc de Rougemont à Ependes qu'il faut aller pour parcourir l'aire du patois gruérien.

Le dialecte y offre des différences si minimes, surtout sur territoire fribourgeois, que seul un habitant du coin les décèle,

li rè-j'oudré bun, dit Rougemont,
li rè-oudré bin, dit-on depuis Gruyères en bas,

mais : lé rè ondré bain, dit la Broye,
nov'ârè è hun, dit-on de Rougemont à Gruyères,
nov'ârè è thin, dit-on de Gruyères à Treyvaux,
nov'ârè è sin, dit Ependes ;

mais : nârè è thin, dit le kouëtso,
nârè è sain, dit le Broyard.
Bêr' on vâro po la chê, dit tout le domaine du patois gruérien,

mais : bâr' on vârou po la châ, dit le kouëtso,
bâr' on vârou po la sâ, dit la Broye,
bâr' on vârou po la sâ, dit le Lac.

Pourquoi le domaine gruvérin offre-t-il une si grande unité ?

Parce que le comté de Gruyères était une unité politique stable, qui dura plusieurs siècles, et fit l'unité jusqu'au-delà de ses frontières pour la langue.

Si, en effet, La Roche, Treyvaux, Arconciel, etc., sont plus loin de Gruyères que de Fribourg, ils sont, de par leur économie alpestre et agricole, axés sur la Gruyère et non sur la capitale ou la plaine.

Il en est autrement de Marly, séparé d'Ependes par de vastes forêts et, d'autre part, axé plutôt sur la capitale toute voisine dont son patois se rapproche de ce fait très fort, formant une transition douce du gruvérin au kouëtso dont il a déjà le an pour in (bounaman pour bounamin en gruérien).

(A suivre.)

Liberté ! Égalité ! Fraternité !

— Bien sûr, disait Jean-Louis, bien sûr ! ce serait trop beau. Pour le moment :
La Liberté est dans le portemonnaie,
L'Égalité au cimetière,
Et la Fraternité... nulle part !



CAFÉ ROMAND
LOUIS PÉCLAT LAUSANNE PL. ST FRANÇOIS 2

A la mémoire de lo Frèdon de Rodzomont *

Le patoisant

Samedi 23 octobre, une nombreuse assistance accompagnait au champ du repos de Rougemont Alfred de Siebenthal, connu dans toute la Suisse romande sous le nom de Frédon. C'est qu'il fut l'un de ces ouvriers de la première heure du mouvement de résurrection du vieux langage déclenché en 1947 par le regretté H. Kissling.

Lo Frédon nous a quittés après quelques mois de grandes souffrances supportées chrétienement.

Il fut le créateur et, avec Alfred Despland, de Château-d'Oex — un autre Frédon, bien vivant, lui — l'animateur de l'Association des patoisants du Pays d'Enhaut, la première du canton.

Ceux qui ont assisté aux sorties de ce groupement, aux *choupâies* annuelles du début de janvier, ont pu mesurer tout l'amour d'Alfred de Siebenthal pour le vieux langage et les anciennes coutumes et costumes.

Dans la plupart de ses chansons il a célébré, tout comme l'abbé Bovet, l'alpage sous tous ses aspects, de la *poya* à la *Chun Dénis*, la vie des armaillis dont il n'était pas le seul dans ce milieu du Pays d'Enhaut à trouver la vie magnifique.

Hélas ! la mort a passé et, une fois encore, a éclairci le rang des bons patoisants. Il nous manquera, lo Frédon, à nos *tenâblliè*, dont il a présidé quelques-unes, où il apparaissait en bredzon,



sa grosse Guggisberg à la bouche — lui qui ne fumait pas. Il nous chantait sa chanson composée la veille, s'excusait régulièrement par ces mots : *Vo m'estiusérâi, i sâi pas on tsantiâu, mé i vouâi tot parâi vo tsantâ ha qu'i é compojâie à né pachâ.*

Au bord de sa tombe, quelques amis ont dit à Mme Estelle de Siebenthal, sa dévouée épouse, à sa famille, la sympathie et la reconnaissance de ceux qui ont œuvré avec lo Frédon et l'ont grandement apprécié.

Frédon, dors bin ! T'as étâ on bon Medâi, on bon Vaudois et on bon Suisse. Le Bon Diu no baillé le bouenheur dé moueri apré avâi, quemei té, servi à auque dé bon.

A révâire, Frédon.

Henri Nicolier.

Les derniers honneurs

Qui aurait cru qu'il nous soit ravi si tôt. Ce brave citoyen, ce vaillant ani-

mateur, cet amoureux du vieux langage ne sera hélas plus des nôtres désormais.

Toute la population de Rougemont et de la contrée environnante lui a rendu les derniers devoirs samedi après-midi 23 octobre, au temple et au cimetière de Rougemont.

En apportant à la famille le réconfort de l'Evangile, M. le pasteur Rœhrich relata quelque peu la carrière d'Alfred de Siebenthal comme membre des autorités communales, conseiller et président de paroisse, citoyen au cœur généreux, que chacun appréciait.

Et, devant la tombe, ce fut d'abord M. Alfred Despland, l'aimable vice-président de l'Amicale des patoisants de Rougemont, qui dit en patois et en termes touchants, au nom de celle-ci, un dernier adieu à celui qui fut l'entraîneur de la fidèle troupe du vieux langage.

M. Henri Nicolier, à La Forclaz, apporta lui aussi un témoignage vibrant dans le savoureux dialecte des Ormonts.

Enfin M. Oscar Pasche, à Essertes, parlant au nom de l'*Association vaudoise des Amis du patois*, dit en français ce que fut le Frédon pour ses amis patoisants, releva l'entrain et l'ambiance que sa présence et ses couplets mettaient dans nos tenabliè. Il conclut en ces termes :

Oui, le Frédon a été pour les patoisants vaudois un élément d'encouragement, de réconfort. Il a été un entraîneur pour le maintien du vieux langage dans ce Pays d'Enhaut qu'il affectionnait tant. Il a été l'initiateur, la cheville ouvrière du vaillant groupe des patoisants de Rougemont. De la part du Comité cantonal, je viens vous apporter, chers amis du Pays d'Enhaut, nos messages de vive et profonde sympathie.

Et nous espérons de tout cœur, pour honorer et garder vivant le souvenir de

votre cher disparu, vous maintiendrez bien haut le drapeau du vieux langage dans votre belle vallée. Il faut qu'elle soit un rempart et sauvegarde ce vestige du passé, si cher à nos contemporains, qui le savent encore et qui en apprécient toute la saveur et la rustique beauté.

Et s'adressant à la famille, il ajouta :

Votre cher époux, père et grand-père, laissera chez tous ceux des nôtres qui l'ont connu et apprécié, un bien fidèle et reconnaissant souvenir. Que la terre lui soit légère et puisse son œuvre se maintenir dans votre cher village et dans votre belle vallée.

Après une réconfortante prière de M. le pasteur, l'assemblée qui remplissait le vaste cimetière se retira, émue, visiblement attristée par le départ de ce brave homme, de cet excellent citoyen.

Veuillez sa famille, au nom de ses nombreux amis, croire à leur profonde sympathie et à leur fidèle et reconnaissant souvenir.

O. P.

* Lo Frédon était d'origine bernoise (vieille famille du Pays de Gessenay, aujourd'hui bernois, mais qui faisait autrefois partie de la Gruyère avec le Pays d'Enhaut : donc, en fait, un authentique Gruézin de sang), mais plus Vaudois que bien des Vaudois.

Il fut président du Conseil communal de Rougemont, puis municipal, directeur des domaines ; assesseur de la justice de paix, conseiller de paroisse durant trente ans ; président du Syndicat d'élevage, de la Société de laiterie, de l'Abbaye de Rougemont.

Grand maître du patois très spécial du Pays d'Enhaut, président et fondateur (1947) de l'Amicale des patoisants de Rougemont et du Pays d'Enhaut.

Il parlait, chantait et écrivait son patois (ainsi, il publiait régulièrement des articles très goûteux, en patois, dans le *Journal de Château-d'Oex*).

Il était secrétaire de l'Amicale de l'ancienne Cp. Parc 81, aux réunions de laquelle il faisait régulièrement une allocution en patois.